

Abonné de la Nouvelle-Orléans. NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED.

323 rue de Carondelet. NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED.

323 rue de Carondelet. NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC. ON SE SOLDE AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Du 25 mars 1912. Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N. O., Lae.

La campagne présidentielle.

La lutte est maintenant engagée à fond entre M. Roosevelt et le président Taft pour la candidature du parti républicain à la présidence. M. Roosevelt sera le candidat de la gauche radicale de ce parti, c'est-à-dire des dissidents ou insurgés qui ont rompu avec M. Taft parce que sa politique n'était pas assez progressiste à leur gré. C'est la minorité du parti républicain, mais M. Roosevelt compte que sa popularité personnelle suppléera à cette infirmité, de telle sorte qu'elle lui assurera le suffrage de la convention nationale républicaine de Chicago, en juin, contre M. Taft.

dances démagogiques, grâce auxquelles le rooseveltisme peut devenir aussi facile aux républicains que le bryanisme le fut pour les démocrates. M. Roosevelt a surtout contre lui la tradition constante qui a voulu qu'un ancien président ne gouvernât les Etats-Unis pendant plus de deux périodes consécutives ou non—de quatre années. Cette tradition léguée par Washington, est considérée comme le palladium des libertés américaines. Elle ne fut pas abandonnée même au profit du général Grant, le vainqueur de la Sécession et le sœur de l'unité nationale. Elle ne le sera point pour M. Roosevelt qui lui-même, lorsqu'il fut élu en 1904, fit l'éloge de cette tradition et déclara formellement qu'il ne serait jamais plus candidat. Il cherche maintenant à revenir sur cette déclaration, par une subtilité caustique: il a voulu dire seulement qu'il ne serait pas candidat à la réélection "immédiate". Ce distinguo ne paraît avoir convaincu personne.

A cette heure, sur 1,078 délégués que les conventions républicaines des Etats doivent envoyer à la convention nationale de Chicago qui proclamera le candidat présidentiel du parti, 103 ont été déjà désignés: 99 pour M. Taft, 2 pour M. Roosevelt, et 2 sans mandat précis. L'ouest, sur lequel il comptait, échappe à M. Roosevelt tout comme l'est. Toutes les forces conservatrices du parti se rallient autour de M. Taft.

Le conservatisme dominant dans l'opinion imposera de même aux démocrates le choix d'un modéré et la réputation définitive du bryanisme. Jusqu'à présent, les conventions démocrates des Etats n'ont encore nommé à la convention de Baltimore que deux cents délégués, les autres ayant pour mandat de se prononcer pour la candidature de M. Champ Clark, d'autre part celle de M. Woodrow Wilson, gouverneur du New Jersey. Que les démocrates s'unissent autour d'un candidat modéré et conservateur et ils ont les plus grandes chances de conquérir la présidence sur les républicains divisés par M. Roosevelt. La personnalité et la popularité de l'ancien président, à supposer qu'elles soient assez fortes pour entraîner au dernier moment la convention républicaine vers sa candidature, ne seraient prévaloir sur la tradition opposée à une troisième période présidentielle. Si la convention républicaine de Chicago avait l'impression d'attribuer le sort du parti républicain aux chances d'un "troisième" terme pour M. Roosevelt, la victoire des démocrates aux élections de novembre ne paraîtrait plus guère douteuse.

LE COLONEL S'AGITE.

Louisville, Ky., 25 mars.—Le Louisville Herald publie ce matin une dépêche de son correspondant à Washington, annonçant que le colonel Roosevelt se propose de faire d'énergiques efforts pour obtenir le vote des délégués du Kentucky à la Convention Nationale Républicaine.

Les gâitès de l'affichage.

Boulevard Pasteur, sur une passade. Une affiche aux trois quarts recouverte par une autre affiche n'a plus de visible que cette manchette en caractères énormes: "Discours de M. Caillaux". Or, l'affiche qui recouvre celle-ci commence par ces mots, en caractères non moins énormes: "Châvez! Méfiez-vous!"

Démonstration scientifique.

Paris, 16 mars.

Il y avait une fois un Anglais qui suivait la ménagerie de foire en foire afin d'être présent le jour où le lion dévorerait le dompteur. Il y a certainement des amateurs de boxe qui manquent pas une rencontre de pugilistes afin d'être présents, le jour où l'un des champions sera "knock-out" et ne se relèvera plus. Ces dilettantes de l'émotion forte ont été servis à souhait hier, dans un municipal parisien. Le Français Belli luttait contre l'Anglais Evernden. Il faut le récit de cette rencontre dans les journaux qui ont du jargon spécial des boxeurs. C'est une langue à prétention. Elle est mi-médicale, mi-sportive. Elle sent le laboratoire et l'écurie. Elle est, surtout, involontairement comique. Or, en ce style, on nous expose que dans sa façon d'assener les coups de poing, le Français Belli se montrait hier éminemment "scientifique". Le sort changea vers la fin de la partie. L'Anglais Evernden décocha dans l'estomac de Belli un coup qui fit chanceler notre champion national. Ce coup, dit doctoralement un journal du matin, était "sans doute excessivement dur". On ne risquait guère à le supposer. Belli demeura quelques instants la tête ballante. Pour le reconforter et pour montrer leur compétence, les connaissances attendaient au bord d'une commode voisine: "Il est knock-out debout!" Quand on reçoit un formidable coup de poing dans l'estomac, ce n'est pas un mince avantage de se voir exactement comment la chose se nomme entre amateurs.

Mais c'est ici que la comédie devient tragique, et que le plaisir devient macabre—"à ce moment, Evernden, désireux de descendre à son tour son adversaire, lui assena à toute volée plusieurs coups, dont un magique "swing" du droit qui l'atteignit à la mâchoire. Belli s'écria: "Quelques heures après, il mourait à l'hôpital. N'oubliez pas ce détail savoureux: que tout combat de boxe a lieu sous les regards d'un arbitre, généralement la foule, et dont le premier devoir devrait être d'empêcher un des lutteurs d'achever l'autre."

Il y a aussi quelqu'un qui a bien son mot à dire. C'est M. le préfet de police. L'ordonnance qui régit la matière est ainsi rédigée: "Les assauts de boxe ne doivent pas prendre le caractère d'un combat, mais d'une simple démonstration". Nous ferons remarquer que l'assaut d'hier a été une démonstration, au sens rigoureux du mot, et une démonstration véritablement "scientifique". On ne peut plus douter, après cela, qu'un "pugiliste" ait les moyens de supprimer à tout jamais un rival, en dépit des ordonnances de police et des arbitres. L'ordonnance précitée finissait par cette formule adoucescente, pacifique et un peu naïve: "Il sera interdit de porter des coups de nature à occasionner des blessures." Le bon billet! En attendant, Belli est mort; et l'on aura beau dire à sa famille qu'il succomba à la suite d'un "swing", et non pas même d'un "swing" ordinaire, mais d'un "swing" "magistral", ces oraisons funèbres dont on se régale dans les bars n'ont encore ressuscité personne. Il est trop évident qu'aucun texte et peut-être même un anon arbitre ne peuvent empêcher les boxeurs de s'entre-tuer si cela leur plaît. Qu'ils continuent donc, mais à huis clos

et dans la plus stricte intimité. Et comme il est immoral d'autoriser ce commerce de bonbonnerie humaine, M. le préfet de police fera bien de renoncer à la littérature de son ordonnance antérieure pour interdire purement et simplement les exhibitions de boxe tousjours sanglantes, parfois mortelles.

Le Patron bon au fond.

Luce, ma jolie petite british bonne amie, ma tante blonde, comme disent les poètes, m'a conté une histoire qui fit ma joie. C'est arrivé, paraît-il, en Ecosse. Mais n'ajoutez aucune importance à ce détail, car la chose aurait pu aussi bien se passer dans le Hanovre, le Rouergue, le Pas-de-Calais ou la vallée d'Angoulême. Ce récit gagnera à être lu, par places, avec un léger accent anglais.

Le jeune Alexander Mac-Astrol était un charmant garçon, doué d'une figure avenante et d'une bonne humeur incoercible. De plus, musicien consommé, rompa aux mille séductions de son âge et de son sexe, il excellait à tous les sports, à tous les divertissements, ce qui le faisait rechercher des meilleures familles d'Edimbourg (contumière façon nationale de dire et d'écrire "Edimbourg").

Malheureusement, toutes ces belles qualités étaient gâtées par l'abominable défaut de paresse: Alexander Mac-Astrol était paresseux comme tous les loirs de la création, y compris le peintre Luigi Lorr lui-même.

En outre, il était peu sérieux en affaires: quand on l'envoyait en course, il demeurait de très longs temps à fumer des cigares dans Princes-Street, ainsi que font les Français sur les grands boulevards.

Et l'occasion se présenta bien souvent qu'en allant à l'improvise dans le bureau d'Alexander, le directeur le trouva exécutant la danse des claymores—les claymores étant remplacées par des parapluies.

Mais quel bon patron c'était que le directeur de la "Central Pneumatic Bank (limited)"! Jamais, de sa part, un mot plus haut que l'autre! Jamais un mouvement d'impatience! Quand un employé avait manqué à ses devoirs, M. MacBynoh—c'est ainsi qu'il s'appelait—le mandait en son bureau, le blaguait un peu, perpétrait parfois un oubli sur son nom et le renvoyait à son affaire.

A quelques jours de là, la date ne fait rien à la chose,—le jeune Alexander Mac-Astrol s'affabla d'une physionomie éplorée pour annoncer à M. MacBynoh qu'une de ses tantes—à lui, Mac-Astrol—venait de mourir et qu'il serait bien heureux d'avoir libre sa journée du lendemain afin d'assister aux obsèques de la bonne vieille lady.

Mais comment donc! acquiesça l'excellent M. MacBynoh, c'est trop juste!... Amusez-vous bien, mon ami! Le lendemain de ce jour, le directeur de la "Central Pneumatic Bank (limited)" se promenait avec quelques Français de ses amis.

Parmi ces Français se trouvait un nommé Taupin, que M. MacBynoh s'amusait énormément à appeler sir Blackburn, ou à jamais en pourquoil... Avec quelques Français de ses amis, dit-il, quand il aperçut, pêchant dans le Codfry,—petite rivière que se jette dans le Forth,—un jeune homme qui ressemblait fa-

ricusement à Alexander Mac-Astrol.

Si faricusement d'ailleurs que c'était Alexander Mac-Astrol lui-même.

Le bon patron ne voulait pas déranger son commis d'une opération qui semblait le passionner tant.

Mais, le lendemain matin, le jeune Alexander fut avisé par un groom que le directeur le mandait en son bureau.

—Ah! vous voilà, mon ami, fit M. MacBynoh. Asséyez-vous, ou plutôt ne vous asséyez pas, car je n'ai qu'un mot à vous dire.

Alexander ne s'assit pas et le patron continua, en tripotant ses favoris.

—La prochaine fois que vous auez la douleur de perdre Mme votre tante, voyez donc avec gentille pour me rapporter une friandise.

ALPHONSE ALLAIS.

DE PAU A PARIS.

800 kilomètres en 5 heures de vol réel.

Paris, 15 mars. Le tourisme aérien, en cette nouvelle année d'aviation 1912, débute de façon magnifique. Voici moins d'une semaine, Salmet venait de Londres à Paris en 3 h. 12. Hier, Maurice Tabuteau a fait mieux. Il a réussi une performance telle qu'on n'en avait jamais encore accompli de semblable: Pau-Paris en cinq heures de vol réel. Le détail de sa randonnée prodigieuse à laquelle on ne peut que se demander comment elle s'est faite, est d'une telle simplicité que l'on se croirait en présence d'un tour de force. Or, deux heures et trente minutes plus tard, il avait parcouru 420 kil. à Pau, à Poitiers, 2 h. 30 de Pau à Poitiers, cela laisse révéler au sujet de ce projet comment celui d'une très simple promenade. Or, deux heures et trente minutes plus tard, il avait parcouru 420 kil. à Pau, à Poitiers, 2 h. 30 de Pau à Poitiers, cela laisse révéler au sujet de ce projet comment celui d'une très simple promenade. Or, deux heures et trente minutes plus tard, il avait parcouru 420 kil. à Pau, à Poitiers, 2 h. 30 de Pau à Poitiers, cela laisse révéler au sujet de ce projet comment celui d'une très simple promenade.

Un a vendu récemment un tableau fort intéressant de Gérault, et on parlait de cette œuvre, au foyer d'un théâtre national où la littérature et l'art semblent devoir être plus cultivés que partout ailleurs.

ERUDITION.

Une jeune comédienne questionna: —Est-ce qu'on y voit des trompettes? Et comme on la regardait sans oser comprendre, la jolie jeune femme éruditte appuya: —Mais oui. Les trompettes qui font tomber les murailles.

Les essais du cuirassé "Florida".

Rockland, Me., 25 mars.—Le cuirassé "Florida", construit dans les chantiers du gouvernement, a fait lundi des essais de vitesse qui ont donné d'excellents résultats.



L'ACTRICE EMMA BUNTING. Dans "The Blue Mouse", au Crescent.

TULANE.

La direction du Tulane qui n'offre jamais à ses habitués de belles merises, de nos jours, au lieu de merises, elle nous offre beaucoup servi à mille et mille anecdotes.

M. Frank McIntyre qui tient le premier rôle a été particulièrement applaudi, ainsi que Mlle Myrtle Tannehill.

CRESCENT.

Les habitués du Crescent ont reçu avec plaisir la jolie comédie "The Blue Mouse", qui est jouée cette semaine à ce théâtre par une troupe de premier rang, comprenant entre autres Mlle Emma Bunting, une actrice qui a été public à déjà à l'occasion d'un spectacle dans diverses pièces et à laquelle il ne ménage pas ses applaudissements.

ORPHEUM.

Chaque fois que l'Orpheum inaugure un nouveau programme on ne peut que dire qu'il est meilleur que ceux qui l'ont précédé, qui cependant ont été tous bons depuis le commencement de la saison. Il n'y a certes pas une scène de vaudeville qui soit supérieure à tous les points de vue à celle de la rue St-Charles. C'est le secret de la vogue de ce populaire théâtre.

L'ESPRIT DES AUTRES.

A l'école communale. Un élève conjuge à haute voix le verbe avoir: —J'avais, tu avais, il avait, nous avions... Tous les élèves, en chœur, l'interrompent: —Vive l'aviation!

Entre cha-fleurs grévisées. —On n'est pas drôle, trois mois de grève. —Où s'en va-t-elle? —Je suis bien ce que je ferai, si j'étais le syndic.

—Je décréterais de temps en temps le travail général de vingt-quatre heures.

Pour ennuyer son gendre.

C'est une histoire de belle-mère: et l'on fait l'apocryphe, les histoires de belles-mères sont, de nos jours, au premier ordre. Elles ont beaucoup servi à mille et mille anecdotes.

Elle attendit deux choses: la mort de son gendre, et la mort de son gendre. Elle attendit deux choses: la mort de son gendre, et la mort de son gendre.

ERUDITION.

Une jeune comédienne questionna: —Est-ce qu'on y voit des trompettes? Et comme on la regardait sans oser comprendre, la jolie jeune femme éruditte appuya: —Mais oui. Les trompettes qui font tomber les murailles.

LES ESSAIS DU CUIRASSÉ "FLORIDA".

Rockland, Me., 25 mars.—Le cuirassé "Florida", construit dans les chantiers du gouvernement, a fait lundi des essais de vitesse qui ont donné d'excellents résultats.

L'ESPRIT DES AUTRES.

A l'école communale. Un élève conjuge à haute voix le verbe avoir: —J'avais, tu avais, il avait, nous avions... Tous les élèves, en chœur, l'interrompent: —Vive l'aviation!

Entre cha-fleurs grévisées. —On n'est pas drôle, trois mois de grève. —Où s'en va-t-elle? —Je suis bien ce que je ferai, si j'étais le syndic.

—Je décréterais de temps en temps le travail général de vingt-quatre heures.

Feuilleton. L'ABEILLE DE LA N. O. CHASSEUR MAUDIT. GRAND ROMAN INEDIT. Par ELY MONTCLERC. SECONDE PARTIE.

me elle le faisait aux pires extrémités, mais Quatreffages avait prémédité son acte. Il se vengeait de l'affront subi. Quelle joie en reconnaissance dans le compagnon de miss Rochester, le jeune duo d'Andilly, simple sous-officier à son régime! La partie était trop belle, la revanche trop aisée. Un homme moins vicieux eût passé outre, précisément à cause des conséquences qu'une altercation devait dans ces conditions spéciales, entraîner.

Quatreffages avait le crâne fendu, il paraissait en fort piteux état. Ce fut une consternation générale. Le gérant, les garçons se lamentaient. —Quel scandale bon Dieu, quel scandale! Oh! sacrées femmes, elles n'attiraient que du vilain! Il fallait aller chercher la police. Il fallait empêcher ce jeune énergumène de filer. Pauvre garçon! Il n'y pensait guère, sachant de reste qu'il ne fut point allé bien loin sans qu'on le rattrapât.

Le colonel de Quatreffages vivait encore, mais sa blessure était excessivement grave, autant qu'il était permis d'en juger d'après l'examen formellement sommaire auquel se livra le pharmacien voisin du restaurant, et dont on avait requis les soins. L'identité du blessé se trouvant connue, on le transporta chez lui, rue de Varenne. Quant à Gérard d'Andilly, il fut, sans escorte, conduit au quartier de cavalerie de la rue Bellechasse et mis en cellule jusqu'à ce qu'on eût statué sur son sort. La cantatrice fit de sérieuses difficultés pour répondre aux questions du commissaire de police.

Elle raconta tout, au milieu de pleurs et de sanglots convulsifs. Elle avoua les assiduités de Quatreffages, ses propositions de la veille si mal accueillies. Gérard était un charmant garçon qu'elle connaissait presque depuis son arrivée à Paris, et avec lequel elle entretenait des rapports de bonne camaraderie, sans plus. Le commissaire sourit à ces mots. —Je veux bien vous croire par galanterie, madame, dit-il, mais je serai seul de mon avis. Un joli garçon reste bien difficilement l'ami platonique d'une personne aussi troublante que vous. France persista néanmoins dans ses affirmations, et comme ce détail n'aurait en somme qu'un intérêt secondaire le magistrat n'eut garde d'insister.

Plus tard la doctoresse se fardait de cette espérance, plus tard il deviendrait papa en épousant la doctoresse, réparant ainsi la faute, donnant au pauvre bébé un nom honorable. Mais il fallait que les choses s'accomplissent d'elles-mêmes! Il convenait de ne pas brusquer les événements. Jean Salcedo travaillait d'arrache-pied à ses compositions. Elle venait très bien, il paraissait content, d'autant plus que François ne bougeait guère du château. Elle se plaisait infiniment dans la paix ouatée du parc où sa fantaisie se laissait aller à s'égarer malgré les rigueurs de la saison. Elle aimait cette vieille demeure aux proportions fanées, et qui recevait sous les mains d'habiles ouvriers, qui n'ont de venir l'année de la santé et du bonheur.

Un appartement était réservé à François et à sa jeune amie Bénédicte qui, trois semaines auparavant, avait mis heureusement au monde une belle petite fille. La mère et l'enfant se portaient bien. Les relevailles de Bénédicte s'accomplissaient normalement. Elle avait tenu à nourrir son bébé dont François, cela va de soi, était la marraine. Persistant dans son projet mystérieux, la jeune femme avait demandé à Fernand Lamy d'être son parrain, et celui-ci avait accepté avec joie.